

## À propos d'un film à faire

Il ne faudra pas s'étonner qu'une démarche qui concerne les enfants autistes, c'est-à-dire qui n'ont aucunement l'usage du langage, consiste à en découvrir un peu de ce que pourrait être l'image. Or, coïncidence, l'image au sens où je l'entends, l'image propre, est autiste. Je veux dire qu'elle ne parle pas. Une image ne dit rien, et, comme pour ce qui concerne les enfants autistes, raison de plus pour que tout le monde lui fasse dire je ne sais pas quoi. L'image a bon dos. Je dis l'image ne veut rien dire. L'autiste c'est évident qu'il ne dit rien. Coïncidence, donc identité, pas tellement surprenante, des deux démarches.



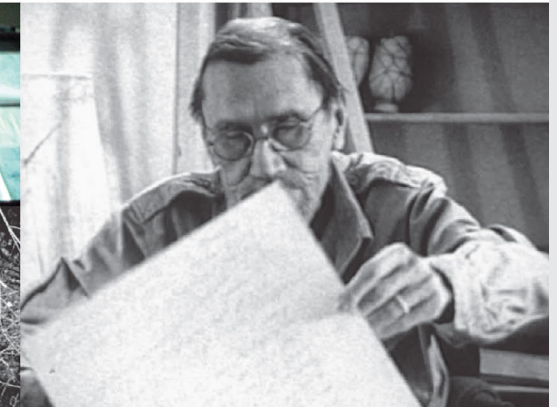
Voilà quelque chose d'assez parlant si j'ose dire, d'assez exemplaire. Il y a ce fameux radeau.

Fifty est un sobriquet qui s'est retrouvé attribué à un gamin d'une favela, et tout ce que nous en savons pour l'instant c'est ce radeau, dont on peut dire qu'il s'agirait d'une image. En éthologie on dirait peut-être une empreinte. Il se peut que Fifty ait vu un radeau, mais où? Et quand? Les radeaux n'y vont guère dans les favelas. Un radeau qui serait venu s'échouer là aurait été vite transformé en rondins de bois, à brûler. Et pourquoi faire un radeau dans les alentours de Sao Paulo? Se peut-il que dans le sang indien qui coule, comme on dit, dans les veines de Fifty, il y ait comme une trace de radeau? Il ne s'agit pas à vrai dire d'un souvenir, mais est-ce que l'enfant d'un alcoolique invétéré se souvient des bouteilles que son père vidait, seul ou avec des amis? Il ne se souvient pas. N'empêche qu'il se ressent, dans son corps, héréditaire, de cet alcool bu par le père, et le grand-père peut-être. Fifty, pour ainsi dire, a donc un radeau dans le sang. Ce pourquoi, lors de sa première étape dans ce pays qui devenait le sien, c'est l'eau qui l'a frappé, l'eau sur laquelle il ne manquait plus que le radeau.

Si ce film que nous préparons est sans doute pour moi l'ultime tentative, il était inéluctable qu'il y ait du radeau là-dedans, parce que le radeau a toujours... Je n'aime pas symboliser, c'est pour ça que je ne m'en sers pas, je sais que le mot existe mais... Le radeau a toujours servi à évoquer ce que le travail que nous faisons à quelques-uns pouvait avoir de précaire. Précaire au point de n'être pas très consommable, mais on le faisait quand même.

Alors radeau. Et des gens à sauver. À sauver de quoi? À sauver de l'internement, d'avoir à être psychiatisés.

C'était dans l'air du temps, ça ne l'est plus.



Ce récit montre ce qu'il peut en être d'une image, d'une trace, une trace qui attend, aux aguets.

L'image du radeau était aux aguets dans les faits et gestes de Fifty. Aux aguets de l'eau. Et Fifty n'en savait rien? Il n'en savait rien du tout.

L'image est toujours déjà là. Mais là où? Je n'en sais pas plus. Il faut croire qu'il y a de l'image quelque part puisque ce qui est réalisé l'est d'une façon surprenante et... traditionnelle. C'est bien un radeau, ce n'est pas un avion je veux dire. C'est un radeau.

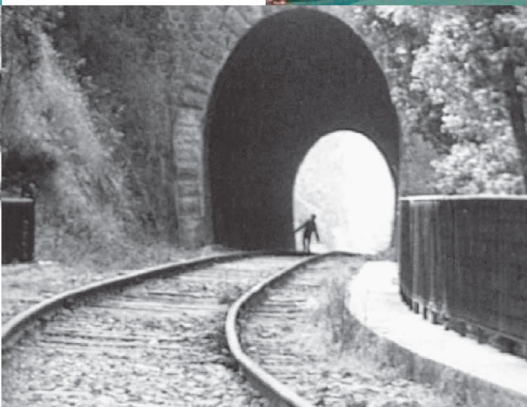
## À propos d'un film à faire

Fifty qui était en passe d'être adopté par une famille de climat huguenot, a passé son temps à faire un radeau. Fifty est brésilien. Sa favela natale, c'est un peu loin. Il est perdu. Il s'est attaché, à ce radeau. Ça existe, l'attachement. Et voilà que le radeau s'écarte. Fifty ne supporte pas ça. Il ne peut pas supporter que l'autre... Dès que je dis l'autre, me voilà pris dans le système symbolique. Je résiste et je dis : le radeau qui n'est jamais que quelque chose, et en tant que chose, s'éloigne.

Quand je dis «s'éloigne», je mets le S, comme si le radeau avait un S quelque part, ce qu'il n'a pas. Donc qui le met? Il y est. Qui lui inflige un S? C'est nous. C'est l'homme qui le voit ou qui le parle. On va nous dire: «le radeau, c'est une espèce de substitut du père, de la mère». Je n'en crois rien. Le radeau n'est pas un substitut, c'est un radeau. Il est là et le mouvement de l'eau fait qu'il s'écarte.



C'est exactement la même réaction, la même manière de réagir que celle du Bertin. Vous êtes un gars qui vous êtes cassé la nénette pendant des années pour devenir propriétaire d'un camion – ce qu'il faut faire quand on n'a pas de ronds, ce n'est pas facile –, vous vous êtes acharné, vous y êtes arrivé. Et le jour où ce camion, acheté à dix ans d'efforts et d'économies, et avec emprunts, est en panne, ou ne marche pas, ffft, vous l'abandonnez, vous ne pouvez plus le voir.



UN AUTOMOBILISTE  
– Vous allez loin ?

BERTIN  
– Le plus loin possible.

Fifty aurait pu attendre et c'est ce qu'il aurait fait s'il avait eu la patience du radeau. Mais un être humain, aussi attaché soit-il, n'a jamais la même patience que l'objet de son attachement. Il a avancé de vingt pas en vingt pas. À l'aube, il était déjà loin.

On est recherché. Qui cherche? S'il se faisait passer pour un fou, il leur dirait que s'il avait eu un camion, c'était dans une autre vie. Cette manière de dire lui allait, à Bertin Raymond. Il reconnaissait la maison, la dernière du hameau, un peu seule, et la façade qu'il avait connue – toute blanche, on la voyait de loin, crépie de frais – était maintenant fissurée.



## À propos d'un film à faire

D'habitude, lorsqu'il m'était arrivé d'être aux prises avec un film, je ne pensais au titre que quand c'était tout à fait fini, et cette fois-ci j'ai le titre d'abord. Et le titre c'est: *Toits d'asile*. Les toits, on voit à peu près. Et il y a l'asile. Alors ce que l'autre jour j'avais trouvé à vous dire, c'est qu'à mon sens, les mots, certains mots, certains mots d'un vieil usage, sont comme des nébuleuses de sens divers, contradictoires, avec un noyau secret. Un noyau que le langage ne peut pas atteindre. Je soupçonne pourquoi le langage ne peut pas atteindre le noyau secret d'asile. Parce que dans ce noyau, c'est absolument contradictoire, ça parle de refuge et en même temps ça parle d'être libre. Dans le même mot. C'est curieux.

Alors, asile. Je vous disais que l'enseigne du film c'est le titre, et je compte bien sur le film que nous faisons, et ce grand film populaire pourrait être une certaine approche de ce noyau qui ne se livre pas, ne se laisse pas dire. Si bien qu'à la formule « tout est langage », si j'avais à répondre – je n'ai jamais répondu à cela, mais ce n'est pas fini – je répondrais « sauf ce noyau-là », c'est-à-dire là où le langage mord, touche, le réel. Le langage étant ce qu'il est, il faut quand même qu'il parle de quelque chose. Parler de lui, il le fait largement, mais quand même, il y a des points d'ancrage, du moins pour certains mots, dans le réel; quand on récuse l'absolu du langage, si on récuse que le langage soit tout... Et moi, tout, ça me paraît beaucoup, ça me paraît trop. Pour d'autres non, on comprend bien que d'autres aient soif de tout, moi je n'ai pas soif de tout. Alors le mot qui s'oppose facilement à langage, c'est image.



Vous avez l'asile, le droit d'asile c'est le droit d'être libre dans ce pays-là, et puis l'asile, c'est là qu'il faut mettre les fous pour qu'il ne se passe pas de dégâts. Bon, moi j'ai connu ça, pendant dix ans. Mais alors, c'est vrai que, tout au long de ces cinquante ans, j'ai eu le temps de me demander, asile, qu'est-ce que ça veut dire? Parce que le premier établissement où je me suis trouvé, c'était un vaste asile, immense, des hectares, des hectares, des vergers, des vaches, des cochons, une chapelle, une brasserie, une laveuse, seize pavillons, avec une bonne centaine de pensionnaires dedans, une morgue... Je me suis trouvé là. Pour parler comme il faut de ce que j'ai ressenti au bord de cet asile, il faudrait parler de l'asile comme on parlerait de la mer alors qu'on décrirait la vie d'un marin: la première fois qu'il a vu la mer, c'est une révélation. Alors quoi? Il n'y a pas d'admiration, c'est pas du bonheur, c'est pas de la peur, c'est tout ça en même temps.

Dans cette maison, il n'y était pas revenu depuis trente ans. Il retrouvait là quelque chose qu'il avait perdu, perdu dans l'antan. Il a bien failli parler aux araignées. Elles étaient restées fidèles à elles-mêmes, il s'agissait des araignées et des étoiles de mer.

Voilà une photo. C'est une photo ou une image? On a plutôt tendance à dire image quand c'est une belle photo, quand la photo est... pas ordinaire. Remarquez autre chose. Je dis c'est une photo. Une photographie. Mais qu'est-ce qui graphé là-dedans? Personne n'a jamais graphé une photographie. Pourquoi ça s'appelle graphie? Pourquoi il y a du graphage là-dedans? Il n'y en a pas. Il n'y en a pas et c'est comme ça.

Qu'il s'agisse d'enfants autistes, qu'il s'agisse d'image ou tout ce qu'on voudra, vous n'ôtez pas de l'esprit des gens, ne serait-ce que du vôtre en premier lieu, que « l'image ne dit rien donc l'image ne veut rien dire ». Un personnage qui ne dit rien, rien du tout, mais vraiment, vous n'empêchez pas les spectateurs de se mettre à sa place, et de savoir ce qu'il veut dire, ou qu'il ne dit pas.

Alors, il se trouve que cette photo, de vous-même, m'a surpris, puisque je vous vois tous les jours. Sauf quand vous n'êtes pas là, mais quand vous êtes là je vous vois. Et ça ne vous ressemble pas. Cette photo ne vous ressemble guère. Autrement dit, entre vous là et cette photo il y a une différence, une marge telle que je peux y trouver le personnage, dans cette marge entre la tronche que vous avez, proprement dite, et celle que la photo a prise... La photographie prend l'image. Il faudra se demander pourquoi on dit « prendre ». C'est ce que celui qui a pris la photo montre de vous, vous jouant aux dés, vous en tant que personnage qui a une veste de cuir. En y regardant de plus près, ce que j'y vois, moi, c'est un phénomène tout à fait curieux. Tout autour il y a une auréole de lumière. [...] Vous voyez, un saint. Regardez bien. Si je dis « l'image ne dit rien », très rapidement ça va devenir « l'image ne veut rien dire ». Ce que je vous dis à propos de l'image, m'est arrivé à propos de la démarche concernant les enfants autistes. Que disent les partisans les plus clairs de cette démarche? Ils disent « ce sont des enfants marqués par le refus de la parole ». Mais je n'ai jamais dit que les enfants d'ici ne voulaient pas parler, ou qu'ils refusaient quoi que ce soit.

Il est difficile, dans un film, que le hasard se voie. Le hasard est supprimé. Tout le monde s'efforce d'atténuer le hasard. Et plus ça va et plus la civilisation nous protège, par les institutions multiples, du hasard, ce qu'on a appelé le malheur. Mais n'empêche que dans un film, comment faire? Il faut avoir en tête, si je peux dire: et si jamais pouvait s'entrevoir le hasard!

Pour percevoir les coïncidences, il faut avoir l'esprit libre, débarrassé de tout projet, et de la moindre conviction. Alors, en l'occurrence, je veux dire, à partir de cette disposition d'esprit apparaît cette coïncidence, qui ne saute pas aux yeux, entre Fifty et cet homme qui pour le moment, n'a plus de goût pour rien.